

" ALGER : LUMIÈRES DE LA VILLE "

COLLOQUE INTERNATIONAL

**" RABAT :
DU RIBAT A LA CAPITALE
DU PROTECTORAT FRANÇAIS AU MAROC "**

Saïd Mouline

Architecte, sociologue, linguiste



WWW.MAROCPLURIEL.COM

Ecole Polytechnique d'Architecture et d'Urbanisme d'Alger, du 4 au 6 mai 2002

" RABAT DU RIBAT A LA CAPITALE DU PROTECTORAT FRANÇAIS"

1./ PREAMBULE

Je voudrais, tout d'abord exprimer tous mes remerciements à l'Ecole Polytechnique d'Architecture et d'Urbanisme d'Alger et à son Directeur, Monsieur Mohamed CHEMROUK, pour l'honneur et le plaisir qui m'ont été faits d'être invité à ce Colloque International. Il y a une année, environ, j'étais convié à la célébration du XXXème anniversaire de l'EPAU. J'étais intervenu à l'occasion du Séminaire International qui accompagnait cette célébration et qui était consacré à "l'enseignement de l'architecture : entre praxis et théorie". De ce séjour, bref mais intense, je garde un excellent souvenir de la qualité de l'organisation, de la qualité des interventions et surtout d'une conviction partagée, qu'il était de notre désir et de notre devoir, en tant qu'architectes, en tant qu'universitaires, de renforcer les liens qui nous unissent au sein du Maghreb, du Monde arabe et du Monde Musulman, ainsi qu'au sein des pays riverains de la Méditerranée.

Placé sous le Patronage du Président de la République, ouvert par un discours du Premier Ministre, en présence de plusieurs membres du Gouvernement, la célébration du XXXème Anniversaire de l'EPAU témoignait de manière éloquente du crédit accordé à la profession d'architecte et à son enseignement par les plus hautes instances de l'Etat algérien. Et le nombre d'invités, de nombreuses nationalités, témoignait de l'ouverture et du dialogue auxquels aspiraient tous ceux, enseignants, étudiants, membres de l'administration qui, des mois durant, s'étaient investis dans les préparatifs et l'organisation de la célébration de cet anniversaire.

Il me semble que le thème retenu cette année par l'EPAU, pour cette rencontre internationale, "Alger : Lumières sur la ville" se prête parfaitement au souhait de renforcement des liens que j'évoquais. En effet, cette quête de "lumières sur Alger" - lumières plurielles, lumières basées sur de nouveaux regards et de nouveaux savoirs, sur de nouvelles visions et de nouvelles comparaisons - cette quête de lumière nous engage tous, quels que soient les lieux d'où nous parlons et les horizons d'où nous venons. Elle nous engage non seulement à mieux préciser les méthodes d'analyse et les modes d'urbanité que les uns et les autres souhaiterions présenter, mais également à le faire dans une

perspective commune destinée à "illuminer" Alger par touches successives, en remportant avec nous une part de cette lumière retrouvée.

Perspective commune dans laquelle l'objectif à ne pas perdre de vue est de contribuer, chacune et chacun à sa manière, à un enrichissement de la connaissance sur la ville d'Alger. Nul doute que ce faisant, implicitement ou explicitement, les communications, obéissant de fait à des trames analogues en gardant Alger comme objet principal d'observation, comme repère ou comme thème de comparaison, ne manqueront pas de s'enrichir et de créer un effet de synergie pour illuminer Alger qui sera en vérité la "ville - miroir" où se croisent, où se filtrent, où se mêlent et où se mettent en réseau des villes proches ou lointaines ; des villes dont chaque lecture éclairera, d'une certaine façon, l'Alger romaine, l'Alger arabe, l'Alger musulmane, l'Alger ottomane, l'Alger maghrébine, l'Alger andalouse, l'Alger africaine, l'Alger méditerranéenne, l'Alger barbaresque, l'Alger portuaire, l'Alger capitale, etc..

2./ INTRODUCTION

Pour ma part, j'ai choisi de présenter la ville de Rabat à la lumière de celle d'Alger en quelque sorte. Il est évident que ces deux capitales présentent de nombreuses similitudes : Villes de culture arabo-berbère et musulmane, villes marquées par la beauté de leurs sites, villes riches d'histoire et d'interpénétrations civilisatoires, villes qui avaient mené le djihad maritime, villes où ont coexisté, de façon pacifique, des cultes et des cultures diversifiées, villes qui ont subi l'occupation coloniale française, respectivement de 1830 à 1962 et de 1912 à 1956, villes surnommées "blanches".

Il est bien évident qu'à côté de ces similitudes, de ces ressemblances, de ces analogies, il existe de nombreuses différences. De même, il est évident qu'au Maghreb, que dans le pourtour méditerranéen, comme dans bien d'autres pays et aires culturelles, chaque ville - de la constitution de son premier noyau, jusqu'à la cité constituée ou cité historique - a des caractéristiques qui lui sont propres. Chaque cité a des spécificités sociales et spatiales qui sont constitutives de son identité. Cependant, Rabat, instituée capitale du Royaume du Maroc dès l'instauration du Protectorat français en 1912, me semble, comme pourrait l'être Tunis, sous Protectorat depuis 1881, un cas intéressant de "villes en miroirs" pour introduire un débat plus général sur l'évolution des cités historiques maghrébines, et méditerranéennes notamment, qui ont connu des phases plus ou moins longues d'occupation coloniale au cours de leur développement historique. Phases d'occupation qui ont engendré et laissé des empreintes spatiales de natures diversifiées : destruction, recomposition ou refonte urbaine selon des visions et des modèles différenciés.

3./ EVOLUTION URBAINE DE RABAT : DE LA QASBA A LA VILLE PRECOLONALE

Le Bou Regreg

Installée sur la rive gauche de l'estuaire du Bou Regreg, la ville de Rabat fait face à celle de Salé dont l'installation, sur la rive droite, fut antérieure. Comme les deux médinas, dès l'édification de leurs noyaux initiaux, aux XIème et XIIème siècles, ont tourné le dos à la mer, c'est par le fleuve et dans leurs ports fluviaux respectifs qu'elles s'assurèrent un destin maritime qui fit leur réputation principalement au début XVIIème siècle lors de la proclamation de la République maritime du Bou Regreg. On oublie souvent que ces ports fluviaux, aménagés de longue date sur l'estuaire du Bou Regreg, ont été les seuls de la côte atlantique marocaine à n'avoir jamais été asservis ou subi de domination étrangère jusqu'en 1912. Cette tradition portuaire fluviale ne subsiste aujourd'hui que dans la toponymie (avec Bâb el Bhar, sur la rive gauche, et Bâb el Mrissa, qui donnait accès à un arsenal maritime, sur la rive droite) et semble avoir été totalement occultée de l'histoire et de la morphologie urbaine des deux cités. Ce qui a conduit à occulter parfois ce que les deux cités doivent au fleuve qui les relie. Au risque d'occulter le fleuve lui-même de leur patrimoine historique, depuis les comptoirs phéniciens et l'édification d'une première cité romaine, Sala Colonia.

La Qasba des Oudaya

On peut considérer que la Qasba des Oudaya, édifiée en 1150, est le noyau initial de l'organisation urbaine de Rabat. C'est sur une position de défense naturelle que Abd el Moumen, fondateur de la dynastie almohade, fait construire une forteresse renfermant un palais, une mosquée et des réservoirs alimentés par un aqueduc. Le Ribat d'Abd el Moumen était installé sur le promontoire d'une dizaine d'hectares qui, juché sur une hauteur de près de trente mètres, commandait l'entrée du fleuve. Ce n'est que durant le règne de Yacoub el Mansour, son petit-fils, héritier d'immense empire allant de la Castille à Tripoli, qu'allait être projetée une cité grandiose couvrant près de 450 hectares.

La Cité almohade : 1184 - 1199.

Composée de deux longues murailles rectilignes, une enceinte de plus de cinq kilomètres, fut construite pour protéger les faces sud et ouest de la ville. A l'intérieur de cette enceinte, sur la partie nord-est de la ville, Yacoub el Mansour ordonna la construction d'une gigantesque mosquée qui ne devait jamais être achevée et qui eût été un des plus grands sanctuaires du monde musulman. S'étendant sur une superficie de près de 2,5 hectares, l'esplanade est marquée par la présence majestueuse d'un minaret d'une ampleur exceptionnel,

la tour Hassan qui déploie vers le ciel un somptueux décor. En 1199, la mort de Yacoub el Mansour interrompit les travaux. La mosquée et son minaret restèrent inachevés. Sa grande fondation, Ribat el Fath, ne reçut jamais la population que son enceinte eût pu abriter. Rabat allait attendre des siècles avant de voir ses murs se remplir de demeures.

Les Vestiges du XIVème siècle.

De la fin du règne almohade, jusqu'au début du XVIIème siècle, c'est-à-dire pendant trois siècles et demi, l'importance de Rabat diminua considérablement et, de cette période, seuls quelques monuments élevés par les mérinides ont été retrouvés. Parmi lesquels l'on peut noter la nécropole Mérinide, ou Chella, à l'emplacement de l'ancienne colonie romaine, Jama' el Kbîr, au XIVème siècle également, est aujourd'hui le plus grand sanctuaire de la médina. A l'écart des édifices avoisinants la Grande Mosquée, le hammâm ej-Jdîd date de la même époque.

La Ville andalouse

Ce n'est qu'au XVIIème siècle que la ville de Rabat, avec l'arrivée et l'installation des réfugiés d'Al Andalous, allait connaître la période la plus mouvementée de son histoire et, au plan urbain, la configuration spatiale qu'elle devait conserver, dans ses grandes lignes, jusqu'au Protectorat français.

Comme vous le savez, en 1609 les derniers musulmans d'Espagne furent expulsés des royaumes de Grenade, de Murcie et d'Andalousie de même que de la ville d'Hornachos, les Hornacheros. Ces derniers, rejoints par d'autres réfugiés andalous, se fixèrent sur la rive gauche du Bou Regreg. Ils s'établirent dans la Qasba et dans la partie nord-ouest de l'enceinte almohade qu'ils délimitèrent et protégèrent par une nouvelle muraille. Pendant quelques dizaines d'années, Rabat, connue de l'Europe sous le nom de Salé-le-Neuf, fut le siège d'une petite république maritime, la République du Bou Regreg, jusqu'à l'avènement des Alaouites en 1666. La principale activité de cette république était le jihad maritime ou course en mer contre les Chrétiens.

D'une superficie d'une centaine d'hectares, la ville ainsi délimitée correspondait dans son tracé à la médina actuelle. A cette époque cependant, Rabat s'ouvrait sur la partie maritime du fleuve et cette orientation transparait encore dans la trame urbaine commandée par deux artères maîtresses perpendiculaires. En 1807, Moulay Sliman ordonne la construction d'un nouveau Mellah sur un terrain occupé par les derniers grands vergers intra-muros de la ville andalouse. Le cimetière israélite - tout comme le cimetière chrétien - était situé à proximité de la Médina, près de Bâb el Alou.

4./ LA VILLE COLONIALE

IV.A./ Les orientations majeures

Dès le début du Protectorat, l'implantation française au Maroc en 1912, s'accompagna d'une série d'options majeures qui allaient provoquer des changements importants en matière d'aménagement du territoire et d'urbanisme. Résident général et chef de l'armée, Hubert Lyautey décida le transfert de la capitale du pays de Fès à Rabat et la création, au sud de Rabat, d'un port moderne à Casablanca. A Rabat, en moins d'une année, de 1912 à 1913, la population européenne est passée d'environ sept cents à près de sept mille habitants. La rue des Consuls avait, jusque là contenu la population étrangère en Médina. Mais le développement rapide de cette population devait naturellement conduire à l'européanisation de nouveaux quartiers. C'est ce qui s'est passé, notamment au boulevard el Alou (avec la construction d'hôtels, de restaurants, de brasseries, etc.), à el Ous'a ou Marché aux Chevaux (avec la construction d'un Marché Municipal) au sud de la Médina.

A Rabat, comme dans les autres médinas, Lyautey décida de stopper par des mesures très sévères l'installation des Européens dans les médinas; ce qu'il appelait le 'mitage'. Mais pour lui, il ne suffisait pas seulement d'épargner à la médina l'empreinte destructrice des Européens. Il voulait organiser sa renaissance, préserver et restaurer son patrimoine. Protéger, c'est l'affaire des Beaux-Arts et des Monuments Historiques. Ce Service est créé dès novembre 1912. Il est dirigé par Maurice Tranchant de Lunel, architecte, peintre et écrivain puis, à partir de 1923, par Jules Borély. Une législation d'avant-garde en matière de classement et de restauration de monuments historiques est mise au point. Le premier site classé et restauré, au Maroc, est la Qasba des Oudaya à Rabat. Un jardin d'inspiration hispano-mauresque et des musées y sont inaugurés en 1917, en pleine guerre mondiale.

4.B./ Vision et urbanisme novateurs

En fait, si la ville de Salé fut indéniablement délaissée par le Protectorat français, Rabat fut par contre l'objet de soins et d'attentions particuliers, surtout de 1912 à 1925, – en médina comme en ville nouvelle. Soins et attentions que l'on ne retrouve dans aucune autre ville nouvelle des colonies françaises. L'édification de la ville nouvelle à Rabat met en effet en œuvre les grandes orientations d'un urbanisme pionnier, tracés par Jean Claude Nicolas Forestier, polytechnicien, conservateur des Promenades de Paris, auquel Hubert Lyautey avait fait appel dès sa nomination en tant que Résident Général. L'édification de la ville nouvelle se développe à partir des remparts de la médina, se structure autour de vastes artères, de jardins et d'édifices publics soignés, principalement à l'intérieur de la muraille almohade.

Première ville jardin du XXème siècle, le Rabat colonial, capitale du Protectorat français au Maroc, est considéré comme le chef-d'œuvre de Henri Prost. Plus qu'une juxtaposition, les deux villes s'enchevêtrent dans des rapports subtils où la domination n'empêche pas la valorisation d'un passé "pittoresque". L'expropriation du futur de la ville se conjugue alors avec la valorisation de son passé qui est protégé visuellement par de vastes et magnifiques jardins et mis en valeur dans des perspectives ouvrant sur les principaux monuments qui font l'objet de mesures de protection renforcées.

Dans cette composition, qui dans ces tracés et sa mise en œuvre s'apparente à de la micro-chirurgie à l'échelle urbaine, le traitement de l'Avenue Dar el Makhzen (actuelle Avenue Mohamed V) a valeur de symbole. Elle prend naissance en médina, dans la rue el Gza qu'elle prolonge. Puis partant de la muraille andalouse, elle est bordée d'immeubles sur portiques dans sa première partie. Puis elle s'élargit d'une allée de palmiers dans une deuxième séquence plus majestueuse, plus monumentale, principalement encadrée d'édifices publics aux volumes et façades finement composés et décorés, tels la Banque du Maroc, la Poste Centrale, etc. Elle s'amplifie encore dans une troisième séquence par les retraits des édifices qui la bornent, celui de la Cour d'Appel auquel fait face celui de l'Hôtel Balima (percé d'une fenêtre urbaine qui ouvrait auparavant sur la Tour Hassan). Elle aboutit enfin, au-delà de Jama' es-Sounna, à l'avenue des Touarga qui dessert d'un côté le Palais du Sultan et de l'autre, la Résidence Générale et les quartiers administratifs ; les deux pôles du pouvoir mis en scène à l'échelle urbaine.

Dans cet urbanisme pionnier, porté par une législation qui n'existait pas encore en France, expérimenté par des architectes confirmés, l'on est loin des pratiques urbanistiques coloniales françaises dominées, en Algérie et dès 1830, par une vision militaire, ou en Tunisie où prévaut à la fin du XIXème le simplisme des trames régulières des ingénieurs civils. L'on est loin également des outrances baroques du style fin de siècle. Ici, les tracés, les compositions volumétriques, la sobriété des façades témoignent de la naissance d'un art urbain nouveau. La trame urbaine repose sur le principe du zoning. La ville est l'articulation de zones autonomes qui ont des affections distinctes. La médina est une zone parmi d'autres. Au plan architectural, les édifices publics s'inspirent librement et avec une grande réussite du paysage citadin de la Médina, longuement étudié par des architectes tels Albert Laprade, Jean Gallotti, Adrien Laforgue, etc. Un répertoire d'atmosphères locales est emprunté à la Médina, notamment l'alliage entre la sobriété extérieure et la profusion raffinée de l'intérieur. C'est une architecture métissée qui s'inscrit pleinement dans le projet moderne de la ville coloniale pour l'inscrire "naturellement" dans son contexte.

Le pendant de la ville nouvelle/ville coloniale est à lire dans les bidonvilles qui en sont la face cachée. Bidonvilles dans lesquels, avec les moyens de fortune que vous connaissez, persistaient encore et évoluaient des principes d'organisation de l'espace analogues à ceux mis en œuvre en médina. D'un autre côté, la médina est figée dans sa fonction de patrimoine, à l'intérieur de ses remparts qui, classés monuments historiques, sont autant de parois de son emprisonnement. Son destin paraît scellé. Elle se densifie progressivement et livrée à son sort, tantôt se folklorise, tantôt s'émiette en ruines. Telle est la situation dans le courant des années 1950 et début des années 1960 lorsque advint l'ère des décolonisations.

5./ LA VILLE AUJOURD'HUI : UNE URBANITE A RECOMPOSER

Plus d'un demi siècle plus tard, l'ensemble de l'agglomération de Rabat - Salé se retrouve aujourd'hui confronté à la déperdition de son patrimoine architectural dénaturé, à une croissance urbaine élevée, à un environnement pollué, à d'énormes difficultés de gestion des déchets liquides et solides, de transport, de circulation, de sécurité, etc. La situation est analogue à Alger, à Tunis, à Istanbul, à Athènes, au Caire, à Amman, à Téhéran et dans bien d'autres capitales au sein desquelles la ville n'est plus la cité historique constituée - au fonctionnement social et spatial cohérent et consensuel - mais un ensemble hétéroclite, résultant de l'addition ou de la juxtaposition de fragments épars, sans ordre, sans équipements suffisants et bien souvent sans âme.

Pour toutes ces agglomérations, entre autres, malgré les constatations et les recommandations de la première Conférence des Nations Unies sur les Etablissements Humains, tenue à Vancouver en 1975, malgré celles réitérées lors du Sommet Mondial des Villes, à Istanbul en 1996, le défi majeur reste le même. Au-delà des chiffres et des statistiques, au-delà des modèles urbains et des modèles cybernétiques, le défi est de posséder une vision et de réaliser un plan d'aménagement global pour tendre à recomposer l'unité de la cité.

A Alger, comme ailleurs, c'est de la manière de relever de tels défis que viendront les "lumières de la ville", lumières qui permettraient, un jour, d'espérer retisser, recomposer, des urbanités citoyennes.

Saïd Mouline
Architecte, sociologue, linguiste
Alger, le 28 février 2002.